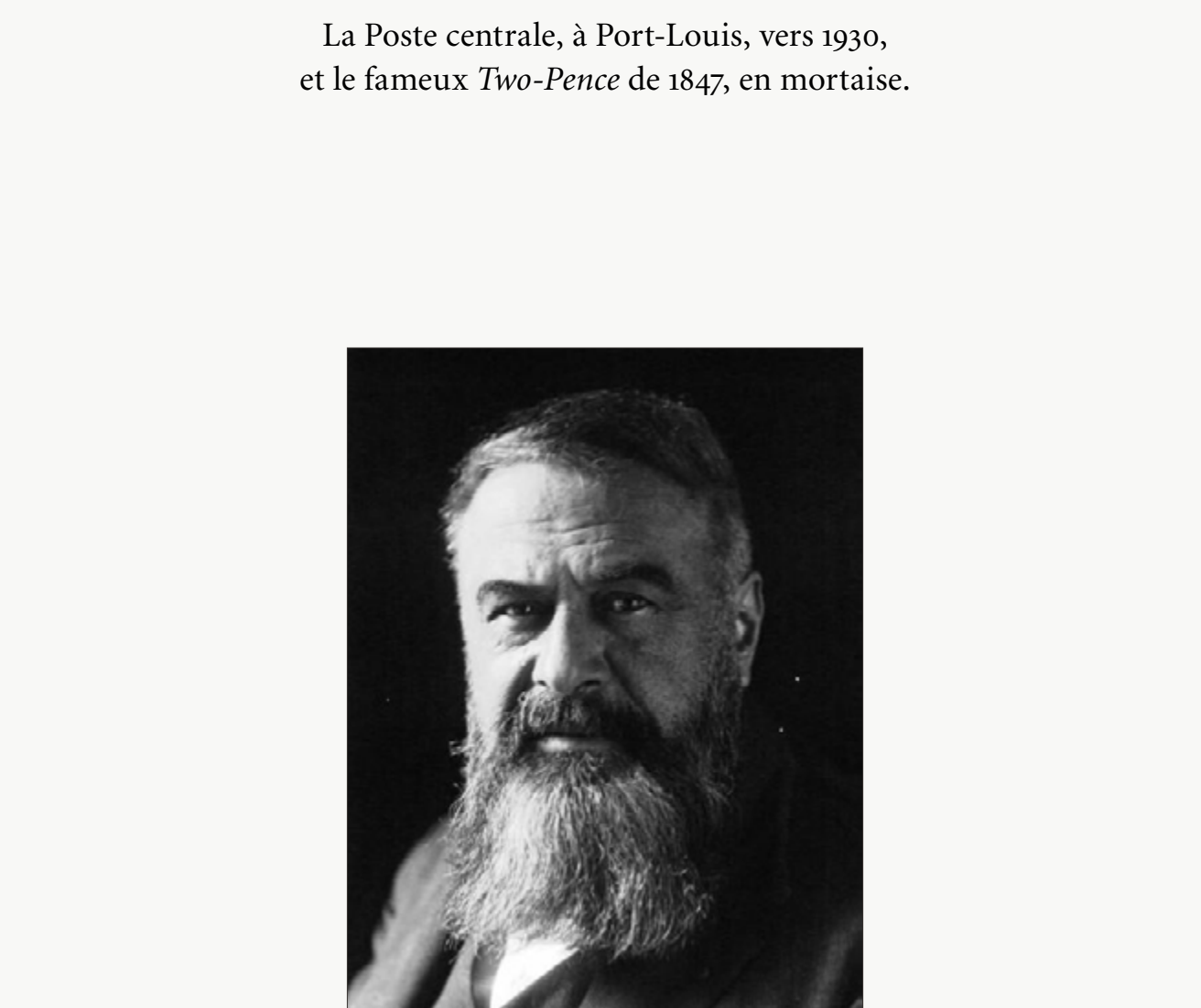
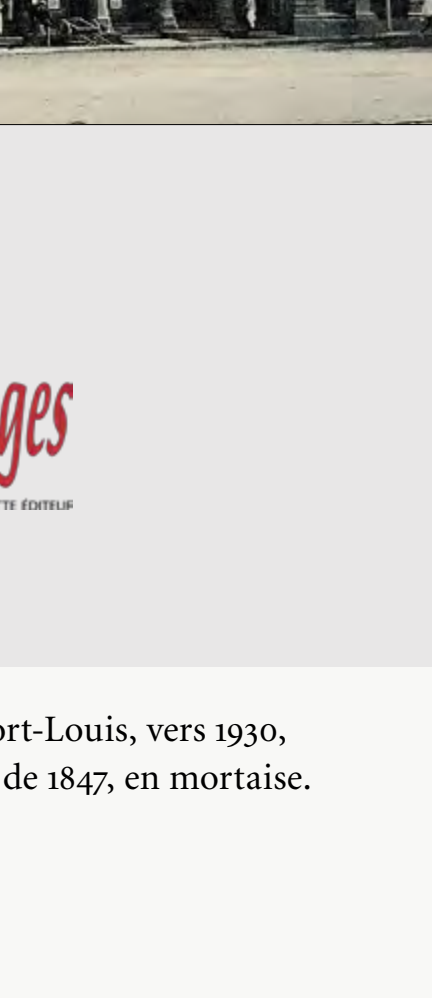


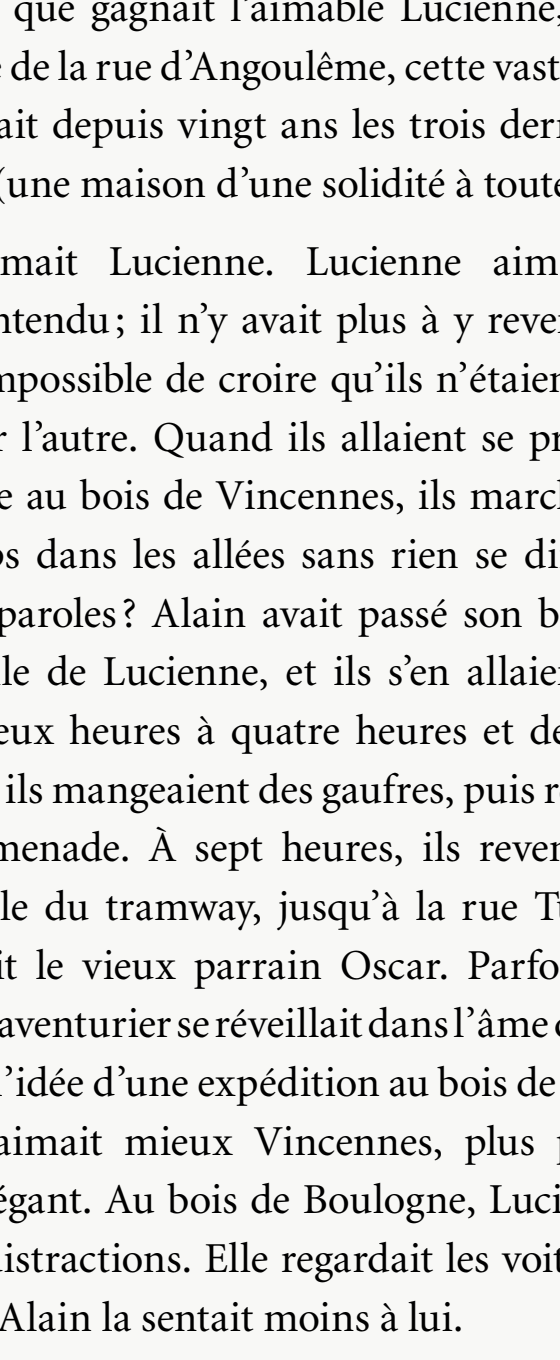
Île Maurice, two pence bleu 1847

nouvelle



Vertiges
ROMAN POUR COLLECTIONNEUR

La Poste centrale, à Port-Louis, vers 1930, et le fameux *Two-Pence* de 1847, en mortaise.



Tristan Bernard (1866-1947).

ALAIN, VINGT-QUATRE ANS et Lucienne, dix-neuf ans, formaient un couple très aimable.

Alain, jeune employé élégant et naïf, était attaché depuis quatre ans à la banque Ferlaurent, où l'avait fait entrer son oncle, le vieux caissier Oscar Blüch, homme de confiance du patron. Le redoutable banquier Ferlaurent appréciait chez son vieux fondé de pouvoir un zèle à toute épreuve, sans aucune ambition gênante : Oscar, en effet, était trop occupé de sa collection de timbres-poste pour ne pas mépriser les autres vanités de ce monde.

Il ne songeait même pas à demander de l'augmentation et si sa gratification assez platurieuse du premier janvier lui faisait quelque plaisir, c'était sans doute qu'il avait toujours en vue une pièce rare, un timbre de choix qu'on lui avait proposé à la Bourse aux timbres.

Le jeune Alain, commis bien régulier, manquait d'initiative. Il vieillirait dans cette maison, et n'irait sans doute jamais au-delà d'un emploi modeste et peu rétribué. Mais lui non plus n'était pas ambitieux. Ses appointements actuels lui suffisaient pour se mettre en ménage, joints aux cent quatre-vingts francs par mois que gagnait l'aimable Lucienne, au grand déballage de la rue d'Angoulême, cette vaste boutique dont c'était depuis vingt ans les trois derniers jours de vente (une maison d'une solidité à toute épreuve).

Alain aimait Lucienne. Lucienne aimait Alain. C'était entendu ; il n'y avait plus à y revenir. Il leur eût été impossible de croire qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Quand ils allaient se promener le dimanche au bois de Vincennes, ils marchaient très longtemps dans les allées sans rien se dire. À quoi bon des paroles ? Alain avait passé son bras autour de la taille de Lucienne, et ils s'en allaient à petits pas de deux heures à quatre heures et demie. À ce moment, ils mangeaient des gaufres, puis reprenaient leur promenade. À sept heures, ils revenaient, sur l'impériale du tramway, jusqu'à la rue Turbigo, où demeurait le vieux parrain Oscar. Parfois quelque atavisme aventurier se réveillait dans l'âme d'Alain, lui soufflait l'idée d'une expédition au bois de Boulogne. Mais il aimait mieux Vincennes, plus paisible et moins élégant. Au bois de Boulogne, Lucienne avait trop de distractions. Elle regardait les voitures et les toilettes. Alain la sentait moins à lui.

Le mariage avait été fixé au mois d'octobre. Monsieur Ferlaurent avait accordé deux jours de congé et accepté d'être, avec son vieux caissier, témoin d'Alain au mariage.

On avait retenu, à Saint-Mandé, un salon de trente couverts. Oscar Blüch qui faisait les frais de ces agapes, avait renoncé, d'une façon toute cornélienne, à un timbre du Mexique qu'il convoitait depuis longtemps.

La veille du mariage, Alain était parti déposer des titres à la Banque de France pour le compte d'un client. Il s'en allait comme dans un rêve... Il lui semblait que les passants détachaient avec peine du sol terrestre leurs lourdes bottines, tandis que lui glissait comme un sylphe, effleurant à peine le bitume du trottoir. Comme sa vie lui semblait belle ! Comme la vie de tous ces gens-là était morne et sans espérance ! Qu'ils étaient donc malheureux de ne pas épouser Lucienne ! Un coup de coude d'un de ces passants l'obligea à descendre de ses rêves, et lui rappela tout à coup qu'il avait dans sa serviette trente mille francs de titres au porteur. Ce n'était pas, vraiment, le moment de les perdre – si c'en est jamais le moment.

Il y a des gens que l'approche d'un grand bonheur met mal à leur aise. Il leur semble qu'à la dernière minute tout va être empêché par un événement imprévu. Mais Alain n'avait pas de ces défiances ; il attendait l'heureux moment avec impatience, mais sans crainte.

Les guichets de la banque, ce jour-là, étaient fortement encombrés. Un grand monsieur d'une trentaine d'années, blond et bien vêtu, qui portait, comme Alain, une serviette sous le bras, s'approcha du jeune homme :

— Pardon, lui dit-il, le capitaine Renaud, je crois ?

— Non, monsieur, dit Alain, plutôt flatté.

— Je vous demande pardon, dit le monsieur.

— Il n'y a pas d'offense, dit Alain.

— Oh ! je ne pense pas, dit le monsieur blond. Le capitaine Renaud est un des plus intelligents et des plus brillants officiers de notre artillerie coloniale. Il a été nommé capitaine à vingt-quatre ans... Vous lui ressemblez d'une façon stupéfiante. C'est aussi votre air militaire... Vous êtes officier, monsieur ?

— Non, dit Alain. Et il ajouta, au bout d'un moment : Je suis employé de banque.

— Employé de banque ? dit l'inconnu. Oh ! monsieur, je vais être d'une indiscrétion folle ! C'est que, voyez-vous, je suis tellement désorienté. Je n'ai aucune habitude des affaires. Il me semble que je suis perdu dans Paris... Pensez donc, j'étais le premier violon au Théâtre de Bordeaux et je viens d'être appelé à Paris, à l'Opéra. C'est assez agréable parce que j'aurai des billets de théâtre à offrir à des amis...

Alain entrevit déjà la perspective de conduire à l'Opéra l'aimable Lucienne qui n'avait vu qu'une fois, d'une sixième loge, la salle somptueuse de Charles Garnier.

L'inconnu continua :

— Nous autres artistes, quand il s'agit d'affaires, nous ne sommes plus que des enfants. J'ai dans ce portefeuille cinquante-cinq mille francs de titres. Ils appartiennent par héritage à ma femme. Or, il nous faut, pour le moment, un peu d'argent, pour acheter une maison de campagne dans notre pays... C'est assez pressé, le vendeur nous met l'épée dans les reins... J'arrive ici tout chaud, et l'on me dit que je ne puis engager de titres sans une procuration de ma femme ! ... L'employé m'a presque ri au nez parce que je ne savais pas cela...

« Il faut donc que j'aille chez un notaire. Et je ne connais pas de notaire à Paris... »

Alain, à qui on n'avait jamais dit tant de paroles à la fois, gardait les paupières baissées, afin qu'on n'y pût voir le vacillement que lui donnait son importance subite.

Il répondit avec le plus de fermeté possible :

— Le notaire de notre banque s'appelle monsieur Fournereau de Boitze. Il habite rue de Rivoli.

— Vous avez déjeuné, demanda l'inconnu ?

Alain n'avait pas déjeuné. Il comptait, avant de rentrer à la banque, s'arrêter dans un petit restaurant où il prenait ses repas.

— Vous avez encore une bonne demi-heure à attendre, continua le monsieur blond. Ce serait beaucoup plus simple de venir tout simplement déjeuner avec moi dans un restaurant de ce quartier. Permettez-moi de vous inviter et je serai encore votre débiteur, car, par vos conseils, vous allez m'économiser un temps précieux.

Alain, ma foi, accepta... Le déjeuner promettait d'être bon et c'était une histoire à raconter à Lucienne.

Ils n'étaient pas encore installés dans un des restaurants voisins qu'Alain, subitement mis en confiance, avait déjà dévoilé tous les événements de sa vie. Il avait parlé, dès les premiers mots, de son mariage, et les œufs brouillés arrivaient à peine sur la table que l'inconnu était déjà invité à la noce. Alain regrettait même, dans son for intérieur, que ses témoins fussent déjà choisis.

Cependant le monsieur paraissait assez pressé de se rendre chez le notaire pour faire mettre en état tous les papiers. Aussitôt préparée la procuration, le premier violon de l'Opéra irait chercher sa femme, qui n'aurait plus qu'à donner sa signature. L'important était que tout fût prêt avant la signature de la Banque. Un bourgeois chaleureux leur inspira des décisions promptes, les anima d'une activité qui leur sembla singulièrement pratique. Alain irait porter les titres à l'étude, car, affirmait le monsieur blond, l'énumération des différentes valeurs devait figurer dans la procuration.

— Or, moi, que voulez-vous ! je ne sais pas ce que c'est que des titres ; vous expliquerez tout cela beaucoup mieux...

Pendant ce temps, le musicien proposait d'aller à la banque déposer les titres que contenait la serviette d'Alain. Il irait ensuite chercher sa femme et tous se retrouveraient à l'étude de maître Fournereau.

Alain savait qu'il n'avait pas à se presser pour rentrer à la maison Ferlaurent, car personne ne le réclamait jamais là-bas avant l'heure du courrier, où il prenait de l'importance, car, lui, et personne d'autre, était chargé d'aller porter les lettres à la boîte.

— Puisque votre dame est à Paris, dit Alain en quittant son nouvel ami, il faut absolument qu'elle soit aussi de la noce.

L'inconnu se fit un peu prier. Sa femme était nouvellement installée à Paris, n'avait pas encore ses robes... Enfin il voulut bien donner une promesse. Puis Alain et lui se séparèrent. Le musicien prit le chemin de la banque, cependant qu'Alain se dirigeait joyeusement vers l'étude Fournereau.

« Comme on fait des rencontres aimables ! » se disait-il en gagnant la rue de Rivoli. Un ami charmant, qu'il semblait avoir toujours connu, venait d'entrer dans sa vie. Il en avait presque oublié la délicieuse Lucienne. Oublié, quel blasphème ! Il se permit à songer à elle bien fort, par compensation, et pour rattraper le temps perdu...

L'étude de Me Fournereau était située au premier étage d'une confortable maison neuve. Alain y pénétra avec fierté. Il ne venait pas cette fois comme un simple commis de la banque Ferlaurent : il était le mandataire d'un ami... C'est le notaire lui-même qu'il verrait, tout au moins le principal clerc. Il n'attendrait pas dans l'antichambre, où les humbles porteurs de pièces à signer séjournent pendant de longs quarts d'heure, jusqu'au moment où quelque petit clerc sans importance, délégué par un autre clerc à peine plus éminent, leur prend dédaigneusement leurs dossiers. Mais peut-être, sans doute, était-ce l'heure du déjeuner de maître Fournereau ? ... Le principal serait absent, lui aussi... Non, il vit avec satisfaction que monsieur le principal n'était pas encore parti.

— Je suis de la banque Ferlaurent, dit Alain d'une voix un peu émue, mais je ne viens pas de la part de ma maison : je vous amène un client...

Il expliqua en détail ce qu'il désirait, sans trop bavarder, ma foi. Il dit avec autorité que c'était très pressé. Et pendant que le principal appelait un petit clerc, pour prendre note des différents titres dont l'énumération devait figurer dans la procuration officielle, Alain ouvrait la serviette. Il en tira de grandes enveloppes bulles, cachetées de cire rouge. En présence des deux clercs, les deux enveloppes furent déchirées. Alain en tira certaines paperasses que les deux clercs regardèrent avec stupéfaction. Voici, en effet, ce que contenaient les enveloppes : deux catalogues de jouets d'étrennes d'un magasin de nouveautés ; une centaine de feuillets d'un vieux bottin, dépareillés, mais en bon état ; enfin un très grand nombre de très anciennes enveloppes de lettres, maculées ou déchirées...

Alain était atterré. Il raconta son histoire, au principal clerc. C'était évidemment le traditionnel voi à l'américaine exécuté selon les règles de l'art... Malgré l'évidence, Alain ne pouvait croire à son malheur. Il se disait que ce n'était pas possible et que c'était simplement une erreur de son ami le musicien. Mais cela, il ne se le disait qu'à lui-même et n'osait le présenter tout haut devant le principal. Celui-ci avait beau le presser de rentrer chez monsieur Ferlaurent afin qu'une plainte fût déposée le plus tôt possible, Alain s'arrêta à l'étude, gardant le fol espoir d'y voir arriver d'un instant à l'autre le monsieur blond, dont il n'osait encore maudire la rencontre.

Il souffrait de cette trahison comme de celle d'un très ancien camarade, au point qu'il ne vit pas tout de suite les terribles conséquences que ne manquerait pas d'entraîner son aventure : son renvoi de la banque Ferlaurent, peut-être même le renvoi du vieux parrain qui avait eu l'imprudence de lui confier ces titres...

Quel triste chemin pour revenir à la maison Ferlaurent ! Il allait se trouver sans emploi ! Pourrait-il encore se marier ? Au lieu de téléphoner à Saint-Mandé pour commander deux couverts de plus, il faudrait décommander tout le festin...

Il arriva plus tôt qu'il n'aurait voulu devant la banque Ferlaurent... Il parlerait d'abord à son parrain... Mais il trouva monsieur Ferlaurent dans le bureau d'Oscar Blüch. Et, avec le courage d'un désespéré qui se jette à la Seine, il raconta toute son histoire.

Monsieur Ferlaurent avait le dos appuyé à la cheminée... Il laissa parler Alain sans mot dire, mais il était tout pâle dans sa belle barbe noire... Il avait gagné dans sa vie beaucoup d'argent ; il lui était arrivé à différentes reprises de perdre des sommes importantes, mais jamais aussi bêtement que cette fois-là... Il songeait... Quel châtimement serait assez puissant pour punir la bêtise d'Alain ? Le visage de monsieur Ferlaurent était calme en apparence, dans cette pièce paisible où l'orage était en suspension. La vieille tête de monsieur Oscar Blüch oscillait déjà comme une cime inquiète de peuplier...

Alain avait terminé son récit. Ni monsieur Ferlaurent ni le caissier ne prononçaient un mot. Monsieur Ferlaurent avait détourné les yeux d'Alain, et regardait au dehors. Monsieur Oscar Blüch avait ouvert machinalement la serviette du voleur. Par une habitude invincible d'ordre et de classification, il avait étalé devant lui les vieux catalogues, les feuillets du bottin, les vieilles enveloppes de lettres. Soudain il poussa un cri étrange, qui n'était pas un cri de douleur... mais une sorte de gloussement surhumain, pareil à ces bruits insolites qui glacent de terreur les hommes au visage pâle dans les histoires de Fenimore Cooper.

Il agita en l'air un paquet de ces vieilles enveloppes, puis il se mit à crier, à la stupéfaction de monsieur Ferlaurent, à l'effroi profond d'Alain, de qui le cauchemar semblait ne plus pouvoir s'arrêter...

— ÎLE MAURICE ! ÎLE MAURICE TWO-PENCE BLEU ! ... ET IL HURLA DE TOUTES SES FORCES :

— MIL HUIT CENT QUARANTE-SEPT !

Plus de doute : il était fou... Monsieur Ferlaurent allait sonner, quand Oscar Blüch dit d'une voix plus calme, mais tremblante encore...

— Des timbres merveilleux...

Monsieur Ferlaurent éclata. Voilà qui dépassait toute mesure ! Que dans une circonstance pareille ce vieux fou s'occupât de timbres-poste !

Monsieur Oscar Blüch continuait, au paroxysme de l'enthousiasme :

— Il y a là trois échantillons admirables du timbre le plus rare ! *Two-pence bleu*, de l'Île Maurice, mil huit cent quarante-sept ! Chacun de ces timbres vaut plus de trente mille francs...

... Voilà quatre timbres d'un penny vermillon... Il y a là une fortune de plus de cent mille francs ! C'est-à-dire, mon cher filleul, que tu es riche ! Une fois désintéressé monsieur Ferlaurent, il te restera près de quatre-vingt mille francs pour toi...

Alain restait les yeux ronds, la bouche ouverte : il semblait définitivement hébété.

Le vieux caissier rayonnait de joie, à l'idée de l'aubaine magnifique qui arrivait à son filleul, et aussi de la sensation que lui-même produirait dans le monde des philatélistes, quand il apporterait d'abord un de ces timbres si rares... Il était bien résolu à ne pas les apporter tous à la fois pour ne pas troubler le marché. Monsieur Ferlaurent se félicitait de n'avoir pas prononcé, au sujet d'Alain, une parole injurieuse et difficilement réparable. Il conçut immédiatement le projet de conseiller au jeune homme un placement avantageux... Et séance tenante, il l'invita à déjeuner. Mais Alain avait déjà déjeuné avec son voleur.

Île Maurice, Two-Pence bleu 1847,
de Tristan Bernard (1866-1947),
est un extrait du recueil *Le Taxi fantôme*
paru aux éditions Flammarion,
à Paris, en 1919.

ISBN : 978-2-89668-775-6
© Vertiges éditeur, 2019
- 0776 -

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org